Sebastião Salgado

POUR TOUT L'AMOUR DU MONDE

Son chant de la Terre, «Genesis», marque un sommet de son œuvre, mais il ne faut pas le lui dire: «Le jour où je croirai que ma photographie est une œuvre, je pourrai arrêter. Je ne suis ni une référence morale ni un gourou mais un photographe qui suit sa vie.» Depuis quarante ans, Salgado porte sur le monde un regard engagé. Conçus avec sa femme Lélia, ses plus grands sujets – «La main de l'homme», «Exodes», «Genesis» – sont des témoignages en forme de plaidoyer: l'homme au travail, la recomposition de la grande famille humaine, les derniers sanctuaires de la planète. «Photographier me permet de chevaucher sur la vague de l'Histoire; quand je pense qu'il se passe quelque chose d'intéressant, je vais dans cette direction parce que je me sens concerné. Mes photos sont mon langage.»

La saga des Salgado

par Joëlle Ody

La soirée de folie à la Maison européenne de la photographie, avec la queue interminable dans la rue, le formidable hommage, après les triomphes de Londres, Rio, Toronto et Rome, c'est déjà de l'histoire ancienne. Chez Amazonas Images, l'agence dont les panneaux vitrés donnent sur le canal Saint-Martin, on ne se repose pas sur ces lauriers. Le bel espace habillé de bois blond, où chacun trouve sa place pour travailler comme en famille, invite à la concentration studieuse. Quelques marches mènent au bureau de Lélia Wanick Salgado, madame la directrice, l'âme du lieu, son pivot. Tout le monde a déjeuné au sous-sol, dans la petite cuisine qui jouxte le laboratoire. Ce labo mythique d'où sont sortis des tirages reconnaissables entre tous, les somptueux noir et blanc de Sebastião Salgado.

« Il faut qu'un tirage restitue toutes les lumières qu'on a vues, que toutes les valeurs soient bien là », explique le photographe. En 2008, il est passé au numérique. Par force. Depuis le 11-Septembre, il est de plus en plus difficile de voyager avec des films, à cause des portiques de sécurité : soumise aux rayons X, la pellicule finit par s'abîmer. « Ma façon de photographier n'a pas changé. Je débranche l'arrière de mon boîtier, sinon je perds ma concentration. L'archive digitale, photographiée en film par une machine spéciale chez Dupon, produit à nouveau un négatif et ce négatif, très grand, permet des tirages de qualité bien meilleure. » Le photographe a fait le choix d'une abstraction, le noir et blanc, qui, dit-il, permet de mieux se concentrer sur le sujet, son cadrage et sa composition. C'est aussi une interprétation de l'image qui exige la restitution minutieuse de toutes les nuances de gris.

Son perfectionnisme lui aurait presque été reproché, en vrac avec ce que certains appelaient « l'esthétisation de la misère ». Comment Sebastião Salgado a-t-il réagi à ces attaques ? « Bien sûr, j'ai été touché... Quand j'ai quitté Magnum – où je n'étais jamais attaqué –, je suis devenu l'enfant ingrat qui abandonne sa famille, une proie facile. On a raconté beaucoup de bêtises, beaucoup de mensonges destructeurs. J'ai rejeté l'amertume. J'ai dit non, je n'ai rien à voir avec ces critiques. Et j'ai continué. Je suis là pour photographier et pour fermer ma gueule. »

Devenir photographe n'était pas une évidence pour le jeune Brésilien. Avec sa femme Lélia, ils étaient arrivés à Paris en 1969, poussés à l'exil par le danger qu'ils couraient en tant que militants de gauche, cette gauche « d'attaque » en lutte contre une dictature. Déjà diplômé de haut niveau en économie, Sebastião poursuivait en France ses études dans cette matière. Lélia, bachelière et pianiste sortie du conservatoire de São Paulo, s'était inscrite en architecture aux Beaux-Arts avant de se lancer aussi en urbanisme. C'est elle qui, la première, s'est mise à la photo. Très vite, tous deux ont été passionnés. Mais les compétences de Sebastião en économie lui ont valu un bon job à Londres, à l'Organisation internationale du café. Il a commencé à gagner beaucoup d'argent. D'un coup, c'était la belle vie, avec appartement près de Hyde Park, voiture de sport. Sauf que...

Sebastião : "J'admire tant Lélia. Notre histoire ne s'est jamais déliée"

« Sebastião aimait de plus en plus la photo, raconte Lélia. Il pensait qu'il serait heureux avec la photo, pas en tant qu'économiste. Alors, je lui ai dit : "Bon, laisse tomber ça, essaie." On avait de l'argent de côté. De quoi se lancer dans une autre vie, à Paris. Je continuais mes études et je faisais des dossiers, des plans, des cartes, la maquette d'un petit magazine pour les touristes brésiliens... Sebastião ne faisait que dépenser : la photo, c'est cher. Il ne rapportait rien encore. Et ça a mis du temps ! » Le brillant jeune cadre autoproclamé photographe a rendu l'appartement près de Hyde Park, vendu la belle voiture. Pour économiser sur la pellicule, il l'achetait en rouleaux de trente mètres et, dans un manchon étanche à la lumière, en tirait dix-huit ou dix-neuf films...

Il fallait à présent trouver du travail. Sa formation en économie allait-elle orienter sa nouvelle carrière ? « Elle m'a servi à me situer, créer une ligne de conduite alignée sur une idéologie de gauche, acquérir des outils de comportement. Cela dit, j'ai eu beaucoup de chance d'être en France au moment où le monde comptait trois courants forts : d'un côté les considérés de gauche liés à l'Union soviétique, d'un autre les considérés de droite liés aux Américains – ces deux blocs se livrant à la guerre froide – et une troisième option, fabuleuse et très forte, la France. Quand le général de Gaulle a lancé : "Vive le Québec libre !", tout le monde a pensé qu'il déconnait. Mais il n'a pas déconné, cet homme ne déconnait pas, et ce qu'il était en train de faire, c'était

© Sierra Bold

Sebastião Ribeiro Salgado et Lélia Wanick Salgado, en 2006, à l'Instituto Terra, au cœur de la forêt qu'ils ont replantée dans le Minas Gerais (Brésil).

la France, cette troisième voie qu'on aimait dans le monde entier. » C'est aussi en France que les deux exilés ont rencontré, disent-ils à l'unisson, la solidarité. « Nous sommes tombés sur un groupe de militants, des cathos de gauche qui aidaient les Latino-Américains, indique Lélia. Ils nous ont aidés à soutenir les Brésiliens persécutés qui se réfugiaient à Paris. » « Ce groupe d'entraide, chrétien mais pas exclusivement – il y avait aussi des communistes, des syndicalistes –, développait une idée majeure de la solidarité, ajoute Sebastião. J'ai commencé la photo dans ce courant de solidarité, en travaillant pour des magazines chrétiens, pour le Comité catholique contre la faim, pour la Cimade, pour le Conseil mondial des Eglises à Genève. »

Ils ont beau affirmer, tous les deux, ne pas faire partie de ces chrétiens de gauche, on verrait volontiers en l'auteur des images d'« Exodes » un missionnaire du témoignage, en son éditrice, une croisée de la communication. Influencé par son éducation religieuse, Sebastião ? « Non, je ne suis pas croyant. Je pense que notre évolution nous a menés à un ordre général qui a créé une logique dans chaque espèce humaine, animale, végétale, mais je ne crois pas que quelqu'un tire les ficelles. Dans les sociétés riches en information, la religion ne fait plus une grande ombre sur la vie des gens. » Que pense-t-il de son évolution actuelle ? Du pape François ? « Sympathique, le pape François, un mec qui adore le foot ! Il voudrait certainement rompre les chaînes qui entravent l'Eglise catholique depuis des siècles... » Le photographe s'indigne du sort fait aujourd'hui aux Roms : « Comment peut-on avoir ce discours au pays des droits de l'homme ? C'est encore un problème de solidarité : que la société ouvre un peu ses écailles pour les absorber ! »

Et Lélia, intarissable elle aussi sur la solidarité, la fraternité, les valeurs humanitaires. Croyante, Lélia ? « Ma famille était protestante, et j'ai reçu une éducation protestante que j'ai très vite rejetée. Je suis athée. Dans les organismes d'entraide chrétiens, c'est le côté entraide que j'ai cherché. J'ai été élevée dans cette façon d'être. Mon fils Juliano, qui n'a rien de chrétien, est pareil. Ça passe dans la façon de vivre, de faire... »

Lélia, née à Vitória, benjamine de neuf enfants dans une famille de la grande bourgeoisie, précise que ses parents ont toujours voté pour le parti des travailleurs. A 17 ans, elle donnait des cours à l'école primaire ainsi que des leçons de piano, et s'était inscrite à l'Alliance française. « J'adorais y aller lire les journaux. Un jour, j'en feuilletais un quand j'ai entendu d'autres pages se tourner. J'ai levé les yeux et j'ai vu un garçon très mignon avec de beaux yeux bleus. Le soir même, on s'est parlé – c'était un vendredi. Le dimanche, on a tous les deux participé à un pique-nique dans un endroit magnifique, une réserve naturelle avec des colibris. J'ai trouvé Sebastião très vivant, vif, intelligent, plein de projets, comme moi. Trois ans après, on se mariait. »

Sebastião Salgado décrit la ferme de son père dans le Minas Gerais comme un jardin d'Eden où sa famille – il était le seul garçon, élevé avec sept sœurs – pouvait vivre en autarcie. Ses études l'ont mené à Vitória. Pour gagner des sous, il était secrétaire à l'Alliance française. « Lélia, je la connaissais déjà. Je la trouvais très belle, elle ne m'avait jamais vu, mais moi je la voyais beaucoup. On est devenu des petits amis. C'est une histoire qui ne s'est >>

>> plus jamais déliée. J'ai tant d'admiration pour Lélia, ça a si bien marché entre nous ! Il y aura bientôt cinquante ans qu'on est mariés. »

Ils ont eu des orages, reconnaît Sebastião. Ils en ont et en auront, précise Lélia. « Sebastião, nuance-t-elle – et son regard très noir, perçant, plein de feu, brille encore davantage –, Sebastião est une bonne personne, un bon cœur. Il ne pense pas qu'à lui, il voit un monde collectif. » « J'adore ma femme. Je ne sais pas où je commence, où elle finit », a confié le photographe à Isabelle Francq*.

La voix rauque de Lélia, un peu cassée, posée dans les basses et qui détache les mots, contraste avec celle du photographe, chantante, souple, colorée d'accent brésilien, rythmée de « tu vois », de « écououte ». Le duo donne parfois lieu à des quiproquos. Lélia se souvient de ce coup de téléphone qu'elle a passé sur les instances de son mari, inquiet de savoir si les instructions qu'il avait données la veille avaient bien été comprises. Réponse de son interlocutrice : « Ah, monsieur, ne vous en faites pas. Votre dame a déjà tout organisé ! » Ils en rient encore.

Leur complémentarité s'est toujours exprimée. Les grands projets, ils les ont imaginés, organisés, réalisés à deux. Lélia ne s'est jamais contentée de l'intendance, elle apporte ses idées, son expérience de grande professionnelle de la photo. Quand on lui demande si elle travaille exclusivement avec son mari, elle éclate de rire. « Tu penses que j'ai encore le temps de faire autre chose ? J'ai toujours édité avec Sebastião, organisé ses archives. Au début, je vendais ses photos, j'allais démarcher les magazines avec ma petite moto, je faisais le labo. Si le photographe doit tout faire tout seul, il n'a plus le temps de photographier... »

Sygma, d'abord, pendant moins d'un an, puis Gamma, de 1975 à 1979 : Sebastião, à l'école des grandes agences qui font de Paris la capitale de la photo, apprend le métier. Enfin, première consécration, il entre à Magnum, où il restera pendant quinze ans. En mars 1981, il suit Ronald Reagan dans le cadre d'un reportage sur ses cent premiers jours de chef d'Etat. A Washington, le 30 mars, un déséquilibré tire sur le président. Reagan est blessé. Sebastião a tout enregistré. Ses photos se vendent dans le monde entier. Une aubaine financière – pour les Salgado et pour Magnum –, un dilemme pour le reporter, en danger d'être étiqueté « photographe de l'attentat contre Reagan » et qui décide, avec sa femme, de ne plus jamais laisser publier ce reportage.

Il était arrivé à Magnum en juillet 1979. En août naissait Rodrigo, son deuxième fils. Un enfant trisomique. « Une semaine avant sa naissance, j'avais fêté mes 32 ans. J'étais donc trop jeune pour l'amniocentèse, confie Lélia. Rien ne nous avait préparés à ce choc. Et Rodrigo avait des problèmes de bronches. Je passais mes nuits avec lui dans les bras pour l'aider à respirer. » « Personne n'est préparé à avoir un enfant handicapé, avoue aussi Sebastião. Quand le médecin m'a confirmé que Rodrigo était mongolien, j'ai pleuré pendant des heures, Lélia me consolait mais je me transformais en larmes. Nous avons connu beaucoup de souffrance. Jusqu'au jour où on a compris que la seule solution, c'est qu'il n'y a pas de solution. On l'aime et on vit avec, c'est tout. Bien sûr, la manière de voir les autres, les relations avec eux, tout change. »

Rodrigo n'a jamais été éloigné de ses parents. Jamais pensionnaire. Il se rend dans son institution le matin, il en revient le soir. Mascotte dans son club de boxe, fou de dessin, grand voyageur – on le met dans l'avion pour rendre visite à sa famille brésilienne, qui l'adore, à son frère aîné, Juliano, qui habite maintenant Berlin –, Rodrigo est intégré. Il a sa « tribu ». Heureux ? « Je ne sais pas. Bien sûr, je le crois. Ou, au moins, pas malheureux... »

Lélia : "Sebastião ne pense pas qu'à lui. Il voit un monde collectif"

Lorsque Rodrigo était petit, Lélia s'est arrêtée de travailler pour s'occuper de lui. Mais, chez elle, elle a classé les archives qu'il fallait transférer à Magnum. Ensuite, elle a structuré les archives de deux autres photographes, tout en devenant, à mi-temps, responsable du service photo de « Photo Revue » puis de « Longue Vue ». « Et voilà. Je me suis lancée professionnellement dans le monde de la photo. Ça m'a plu. J'y suis toujours. » Après, ce sera pendant deux ans la direction de la galerie Magnum, rue des Grands-Augustins. « Quand je suis arrivée, chaque photographe donnait un peu d'argent pour que la galerie existe. Un an plus tard, elle était autofinancée. En montant des expos pour les Maisons des jeunes et de la culture, j'ai inventé un système qui est devenu mon système. J'ai fini par donner ma démission et créer ma propre structure. Pendant quatre ans, j'ai organisé un festival de photo à l'île de La Réunion, puis des livres, puis des expos de Sebastião. Mon studio était chez moi, une chance pour garder mon fils. »

A cette époque, « La main de l'homme », hommage à l'homme producteur, est en cours. Longtemps, l'ex-militant a songé à appeler ce travail « Prolétaires ». Pense-t-il que l'ère des prolétaires est terminée ? « Les robots remplacent des milliards d'heures de travail, et les travailleurs qui les supervisent sont des techniciens. Le prolétaire dans le sens traditionnel a disparu avec la première grande révolution industrielle. »

A la fin des vingt-neuf reportages de « La main de l'homme », « Exodes » est déjà conçu. Un enchaînement naturel et une façon de travailler qui l'est aussi. « Je me familiarise avec les gens que je vais photographier, je vis avec eux du matin au soir pendant des semaines, des mois. Je les rencontre, je connais leur histoire, leurs préoccupations. » Pour les enfants dans les camps de réfugiés, un protocole s'est établi par hasard, lors d'un reportage au Mozambique, alors qu'un nuage de gosses s'amusait à sauter devant l'objectif de Sebastião. « Si je prends une photo de chacun de vous, vous me laissez tranquille ? » leur a-t-il demandé. Les enfants ont fait la queue pour le portrait. « Que j'ai fait pour tous, souligne-t-il. Il faut être sincère avec les enfants. Et quand chaque gosse arrivait devant moi, ce n'était plus un gamin énervé, c'était quelqu'un de digne, qui se mettait bien en place et me regardait. Après, ils m'ont laissé travailler. » Lélia a pris la décision de donner à ces portraits une place spéciale.

Lélia avec qui se crée, en 1994, l'agence Amazonas. Elle qui a imaginé des expositions en kit, destinées à tourner dans le monde. Lélia qui, dit son mari, « fait tout, contrôle tout, tous ces livres, toutes ces présentations. Pour "Genesis" à la MEP, sa scénographie est une merveille, plus belle que les images... » Lélia, encore, qui a toujours eu un goût extrême pour la nature et qui a lancé, au Brésil, l'idée la plus folle : replanter une forêt afin de faire revivre la

Peuple zo'é, Etat de Para, Brésil, 2009.

terre dégradée de la fazenda du père de Sebastião. Sept cents hectares dévastés par la déforestation, l'élevage intensif et les brûlis. Le projet titanesque a pris forme, trouvé des soutiens, un mode de fonctionnement avec la création de l'Instituto Terra, consacré à la promotion du développement durable. La forêt replantée compte aujourd'hui deux millions d'arbres de cent quarante espèces différentes !

A l'appel de la forêt a succédé celui de la terre. C'est en militant écologiste autant qu'en amoureux de la nature vierge, dans sa pureté originelle, que le photographe a abordé les trente-deux reportages – en huit ans – de « Genesis ». Peut-être aussi pour se donner à voir la beauté après avoir si souvent regardé les malheurs et la détresse. Un temps, Sebastião Salgado a pensé que ce serait sa dernière mission. Mais non. « J'envisage un travail avec les populations indigènes de l'Amazonie brésilienne. Il faut que le Brésil respecte davantage la culture indigène, qui fait partie de son histoire. On ne la comprend pas. Dans la forêt, une centaine de groupes n'ont pas encore été contactés, ou l'ont été très récemment. En y allant maintenant, on doit pouvoir sortir des informations, des images, qui, dans le vécu d'aujourd'hui, racontent l'histoire du passé. Je voudrais réaliser une série photographique destinée aux universités, au secondaire, pour que les jeunes acquièrent une certaine estime de soi, qu'ils considèrent le peuple indigène comme un grand peuple. Peut-être comprendraient-ils alors que ces populations entretiennent la forêt, cette immensité de l'Amazonie, et qu'il faut continuer à l'entretenir. »

Un retour à ce paradis où l'homme vivait en harmonie avec la nature, un peu comme dans la ferme et la forêt de son enfance, où ont été semées les graines de sa vie. Sebastião y voit même, avec humour, un terreau qui a contribué à façonner Salgado photographe. « J'étais très clair de peau dans un pays de soleil brûlant. Je portais toujours un chapeau ou bien j'étais à l'ombre, sous un arbre, sous un porche, dans une maison : je voyais tout à contre-jour. Et, à l'approche de la saison des pluies, fin octobre, le ciel se chargeait de nuages noirs mélangés de blanc. A cheval, on faisait une dizaine de kilomètres pour dominer tout le paysage. Là, on voyait les torrents de lumière qui perçaient les nuages, la pluie qui tombait au loin, c'était beau ! Un autre détail : mon père me laissait aller vendre du lait, pour mon argent de poche. Ma mère avait confectionné un picuà, une structure posée sur les épaules, dans laquelle on plaçait quatre litres devant, quatre derrière. J'avais 8 ans. Cette charge lourde m'a permis de développer mes muscles. Quand je porte un sac photo, il tient parfaitement, sans glisser. Donc, entre le contre-jour, les lumières incroyables, cette préparation de mes épaules, le photographe était déjà fait. Il fallait seulement qu'un jour il trouve un appareil photo ! » ● **J.O.**

** « De ma terre à la Terre », de Sebastião Salgado et Isabelle Francq, éd. Presses de la Renaissance.*